

# LE JOURNAL DES DEBATS

LEGISLATIFS ET LITTERAIRES DU CANADA.

"MIHI A SPE, METU, PARTIBUS REIPUBLICÆ ANIMUS LIBER EST."—Salluste. Catil.

Vol. I.

TORONTO, JEUDI, 4 MARS, 1858.

No. 2.

## HISTOIRE DE NOTRE PREMIER NUMERO.

Le soldat, le prêtre, l'avocat, le médecin, l'acteur ont tous leurs jours d'épreuves. Le journaliste a aussi les siennes et celles du journaliste canadien sont bien différentes de celles par lesquelles peut avoir à passer son confrère de Paris. Qu'il me soit permis de parler de mes tribulations depuis le jour où je conçus l'idée de fonder un journal français à Toronto. S'il est vrai qu'on adoucit ses peines en les racontant à un ami, quels confidents le journaliste pourrait-il trouver plus intéressés, plus sympathiques que les personnes qui en s'abonnant à son journal avant la publication du premier numéro, lui ont prouvé combien elles s'intéressaient au succès de son entreprise?

J'étais à Québec, ne songeant point à mal, aimant le prochain un peu plus que moi-même, honorant la vertu, la pratiquant même autant qu'il m'était possible et vivant de la vie paisible de l'hiver pendant les mois d'hiver, comme la généralité des Québécois, lorsqu'un politique forcé—cette vieille ville en pullule—dit, un jour du mois passé, en ma présence, qu'il était sur le point de s'abonner à un journal de Toronto, pour suivre avec attention les débats de nos deux Chambres.

Pour mon très-grand malheur, j'eus un accès de patriotisme. Je me dis qu'il était honteux de ne pas posséder dans tout le Bas-Canada un seul journal, soit français, soit anglais qui donnât le rapport des débats parlementaires et, bien qu'il n'y ait pas vingt familles canadiennes dans toute la ville de Toronto, ni plus d'un millier de Canadiens à deux cents milles à la ronde, je résolus, comme Curtius, de me sacrifier au point de fonder dans notre capitale un journal français quotidien, dussé-je n'avoir ni une seule annonce, ni un seul abonné régulier.

Depuis ce jour-là, le bonheur s'est éloigné de moi et la tranquillité a déserté ma couche que le sommeil ne visite plus qu'à de longs intervalles.

Je savais que j'aurais à improviser tout à Toronto: mon bureau, mon service, mes ateliers et qui, pis est, mon public. Je savais aussi que pour accomplir cette tâche, je ne devais compter absolument que sur mes propres forces et que si des actionnaires empressés ouvrent quelquefois leurs bourses en entendant résonner le nom d'un nouveau journal, nul ne voudrait s'aventurer avec moi dans une entreprise qui paraissait si folle.

Les matrones yankees, qui se plaisent à parler par sentences, m'ont dit plusieurs fois: *when there is a will, there is a way*; c'est-à-dire qu'il n'y a rien d'impossible et qu'on peut ce qu'on veut. J'allais donc me mettre à l'œuvre et vérifier l'exactitude de cette encourageante maxime, lorsque je tombai presque malade et, sans être alité, je me trouvai en trop débile santé pour tenter une œuvre si pénible. Premier échec, me dis-je, j'ai bien la volonté; mais où est le moyen?

Je faisais donc des réflexions d'autant plus tristes que, n'ayant jamais rien enterpris de sérieux en ma vie, je voyais mon coup d'essai périr en bourgeon.

Une douzaine de jours avant l'ouverture du parlement, me croyant en meilleure santé, je repris courage et j'écrivis le prospectus de mon journal. Depuis lors je n'ai point eu de répit, soit que j'ai passé mon temps à chercher des agents, soit que j'ai été moi-même à la quête de quelques abonnés. Ah! me disais-je au milieu de mes labeurs, si j'étais à Paris, je ferais un ou deux articles et, mettant mes gants paille, j'irais oublier le passé, le long des boulevards, ou songer au lendemain

dans un foyer de théâtre. Mais les Parques n'ont pas filé de ces jours dorés aux journalistes canadiens. Les dames qui ont des voitures à Paris ou à Londres, se font conduire par de gros cochers tout galonnés, tandis que celles de Québec tiennent elles-mêmes les guides et fouettent leurs chevaux, à la grande admiration de leurs maris ou de leurs cochers, assis tranquillement derrière elles. Des pays peuvent se toucher, sans se ressembler et ici il est convenu qu'un journaliste se chargera de toute la besogne de son établissement.

C'était par des réflexions semblables que je parvenais quelquefois à me consoler. J'arrivai enfin à Toronto, croyant avoir accompli le plus difficile de ma tâche; mais je comptais sans mon imprimeur. Celui-ci gagnait trop gros avec la Chambre pour s'occuper d'aucune autre chose et celui-là, travaillant pour quelque département, craignait de se mettre mal avec son patron en imprimant un journal dont l'allure promettait d'être si indépendante. L'un n'avait pas de caractères français et l'autre craignait d'entreprendre une chose trop pénible.

Cependant, nous nous trouvions à la troisième séance de la Chambre et le *Journal des Débats* allait compter parmi les *morts-nés*, si lundi soir, nous ne nous étions pas arrangé enfin pour monter à la hâte une petite imprimerie française, chez un des imprimeurs anglais les plus actifs de Toronto. Voilà où les journalistes français en sont réduits dans la capitale des deux Canadas.

Le lendemain soir, après avoir corrigé nos épreuves (car je suis mon propre factotum,) je me dirigeais vers mon hôtel, quelque peu fier, je l'avoue, d'avoir surmonté tous les obstacles, lorsque je sentis une légère douleur dans le genou. Ce n'était pas grand'chose au premier abord, et néanmoins, pendant la nuit, le mal avait fait de si grands progrès que si l'hôtel avait été découvert en feu, je n'aurais pas pu bouger de mon lit pour échapper au destin de Didon. C'est le climat traître de Toronto qui m'a valu ces douleurs; il ne m'en fait jamais d'autres. Vous arrivez par un soleil printanier et vous vous débarrassez avec joie de ces gros et vilains vêtements que vous portiez à Québec. Le lendemain, le soleil a disparu et si vous ne prenez pas garde au vent qui tourbillonne au coin, vous pourrez bien ne jamais plus voir fleurir les rosiers et les marguerites.

J'ai donc passé au lit, condamné à ne pas faire le plus léger mouvement, le jour de la naissance du *Journal* dont je suis le père. Ces mots me rappellent que dans certaines îles de l'Océanie, dès qu'un enfant vient au monde, son père se couche, gémit et se plaint, tandis que la mère court de côté et d'autre pour lui avoir des remèdes.

Ce qui a surtout augmenté mes peines, ç'a été, en recevant une copie du premier numéro, d'y lire à la première page, des fautes aussi ridicules que celles-ci: "Dans le but de nous mettre au niveau, nous publierons demain un numéro *simple* et nous espérons prendre nos pas ordinaire à notre troisième numéro. Que le public attende *jusqu'à les* avant de *critique* ..... et plus loin: *deux d'étage*, pour deuxième étage.

En découvrant ces fautes, dont le public avait le droit de rire, il me semblait que j'éprouvais toutes les sensations pénibles d'une mère à qui on apporterait son enfant, bossu, borgne et boiteux.

Quoiqu'il en soit, nous avons prouvé à tous les incrédules qu'on peut réellement faire ce qu'on veut bien. C'est à présent au public à nous aider à prouver aux nombreuses personnes